

# Le Journal des Laboratoires

*Année 2019-2020*

Gratuit – 120 pages – ISSN 1762-5270

Mosaïque  
des Lexiques

J

Je n'ai pas lu *Sur la route* en entier, je ne crois pas avoir lu jusqu'au bout un seul livre, cependant je me souviens de la préface d'Howard Cunnell, rappelant au lecteur que l'écriture du roman n'a jamais été « un coup de tonnerre dans un ciel d'été ». Si Jack Kerouac a effectivement écrit le rouleau original entre le 2 et le 22 avril 1951, on lit déjà dans son journal, en octobre 1948, que ses idées pour *Sur la route* « l'obsèdent au point qu'il ne peut plus les cacher », que ses projets « le débordent, même dans les bars, en présence de parfaits inconnus ». Un peu plus bas dans la page, il y a ces deux phrases, toujours d'Howard Cunnell :

Son propos délibéré est d'écrire un roman comme on les a toujours écrits, c'est-à-dire en mêlant souvenirs et inventions. Les choses doivent en représenter d'autres.

Un soir de début d'été, Frédéric Forte, avec qui je partage des initiales jumelles, me conseille vivement *Au départ d'Atocha*, le premier roman de Ben Lerner. Sur la quatrième de couverture, on lit :

Jeune poète américain en résidence d'écriture à Madrid, Adam Gordon écrit peu... et s'invente une vie... Fasciné par ses mensonges, il navigue sans cesse entre rêve et réalité. Jusqu'à ce que l'attentat de la gare d'Atocha vienne troubler sa fiction.

À un moment, un ami du narrateur lui raconte que sa petite copine a assisté à une noyade dans une rivière et lui écrit sur Messenger :

Cyrus. Elle était chamboulée. À sa façon. Elle regrettait d'être entrée dans l'eau. Mais elle avait l'air excitée, aussi. Comme si ça avait été une expérience. « Une vraieie. »

Moi. C'est vrai, non ?

Cyrus. Oui, mais il m'a semblé que de tout ce voyage au Mexique, elle n'attendait que ça. Un truc de ce genre-là. Quelque chose de *vrai*. Au fond, je ne le pense pas, mais c'est ce que j'ai ressenti. Ça lui ferait une bonne base pour son roman, j'ai dit.

Comme je l'écrivais moi-même il n'y a pas si longtemps à un ami, aussi sur Messenger, « de toute manière, les souvenirs sont toujours rapportés par les vainqueurs, invalides ou endeuillés, mais réchappés, revenants » – et il faudrait à propos écrire un livre intitulé *Faillir mourir*, qui traiterait de la culpabilité inhérente au souvenir et, par extension, à la fiction. En soi, il s'agirait de montrer qu'il y a bien une certaine honte à écrire et raconter des histoires – il me formulait cette réponse :

On peut conjuguer la possibilité comme un verbe, incoercible comme la puissance de l'eau, que seule la force d'un barrage retient, et encore, quand il n'est pas construit par l'homme...

Je n’ai rien compris, mais retenais deux idées : Les infrastructures ne peuvent plus être naturelles / On attend malgré tout la catastrophe. J’imagine que les voyages forment cette jeunesse de fantômes à laquelle j’appartiens, déterminée à revenir, et que nous sommes plus dans l’avion s’il y a des turbulences que si tout se déroule sans heurts.

J’entends que ce sont les structures mêmes de l’expérience qui ne peuvent plus être naturelles. Cette dernière est toujours délimitée par ce que nous appelons en gros un moyen de transport, dont nous ne sortons jamais vraiment. La liste des étapes du voyage aérien parle d’elle-même :

[Choix de la compagnie aérienne](#) / [Mise en concurrence](#) / [Classes de service](#) / [Achat du billet](#) / [Transport vers l’aéroport](#) / [Enregistrement du passager et des bagages](#) / [Formalités de sécurité, de police et de douane](#) / [Salle d’attente](#) / [Embarquement](#) / [Cabine et siège passager](#) / [Prestations annexes à bord](#) : [repas, distractions](#) / [Débarquement](#) / [Formalités](#) / [Récupération des bagages](#) / [Transport à destination](#)

Il est vrai que nous avons perdu tout rapport avec l’extérieur et même, il semble que nous cultivions toujours plus intensivement ce détachement, et bientôt, nous atteignons ce point de non-retour au milieu, que seul l’incident technique tempore.

Je ne peux pas ne pas lier *les avions* à leur homonyme – l’imparfait du verbe *avoir* à la première personne du pluriel – *nous avions*. L’avion nous rappelle ce que nous avons, si tant est que nous *en* avions, et le passager aérien est à mes yeux la figure contemporaine élégiaque par excellence.

Plus généralement, nous sommes, dans tout moyen de transport, conduits à ne pas arriver à destination. La panne se profile, son spectre s’étend du simple retard à la catastrophe collective. En résumé, ou bien *nous en avions pour plus longtemps*, ou bien *nous n’en avions plus pour longtemps*. Dans les deux cas, la traversée est interrompue.

En avril 2016, je suis moi-même parti trois jours à Istanbul avec trois amis. Nous logions dans une auberge de jeunesse de Kadiköy, sur la rive asiatique. Géographiquement parlant et pour la première fois de ma vie, je ne dormais pas en Europe. Dans le quartier Moda, il y avait une librairie d’occasion, et même un rayon en français d’où Ben a tiré un livre de la « Bibliothèque verte » – on les identifie au premier coup d’œil –, *Langelot chez les Papous*, par le Lieutenant X. Il nous a lu tout haut la première phrase : « La gigantesque voiture noire fonçait dans le noir. » En vrai, c’était écrit : « La gigantesque voiture noire fonçait dans la nuit », mais tous ont préféré entendre que la gigantesque voiture noire fonçait dans le noir. Aujourd’hui, je pense qu’il n’est de plus bel incipit que ce lapsus.

À ceux qui trouvent cette phrase d’une univocité affligeante, on pourra objecter au contraire que tout y est double. La voiture, dont la couleur et l’envergure se confondent à la nuit, aussi noire et gigantesque, puis l’ambiguïté du verbe « foncer », se déplacer très rapidement mais aussi prendre une couleur plus sombre, nous conduisent à penser que c’est la voiture même qui s’assombrissait, pour autant que la nuit, tous les chats sont gris. Aussi la voiture et la nuit avancent. Ne reste qu’une phrase comme un bruit de moteur. Pour comparaison, le film de Jeff Nichols, *Midnight Special* (2016), s’ouvre sur une voiture à toute allure dans la nuit. Lorsque les phares s’éteignent, l’écran devient noir, de la même manière que cette phrase, « [I]a gigantesque voiture noire fonçait dans le noir », pourrait être qualifiée de phrase blanche, tant elle semble s’enfoncer dans la page (paysage) et y disparaître avec son objet. J’y décèle plus vastement le fantasme de toute technique (et l’écriture avec) à ne faire qu’une avec les milieux qu’elle traverse, et son échec évidemment.

J’ajouterai que l’éclairage public, qui a définitivement annulé la moindre idée de nuit dans les villes, y rend impossible ce tableau, et *de toute manière*, la ville n’apporte plus rien, et ne produit désormais aucune fiction. De fait, elle ne sait que les importer et les segmenter. Non, on doit se trouver sur une départementale de campagne, à l’heure où les autres voitures dorment dans les garages et leurs propriétaires à l’étage. Et puis, tant que nous savons où nous ne nous trouvons pas, n’importe quelle phrase est détaillée.

Phrase, enfin, dont l’anagramme est sans surprise *phares*, qui doivent nécessairement être éteints si on entend la littérature comme un espace en partage avec ce qui ne se voit pas.

Le 6 août dernier, vers 4 heures du matin, probablement lorsque la M3 coupe en deux la réserve naturelle nationale de Chobham Common, comme je me demandais ce que Virginia Water, West End, West Green, Owlsmoor, Otterbourne, Dogsmerfield, Woking, Earley, Reading, Stockbridge, Andover, Lightwater, Fleet, Frimley, Minley, Hartley, Wintney, Redhill, Bletchingley, Tadworth, Bagshot, Worting, Old Basing, Hook, Allbrook, Winnall, Lychpit, Woodmancott, Longcross, Winchfield, Chertsey, Hedgend, Shepperton et Eastleigh avaient à voir avec nous – je veux dire que, descendant la voie rapide, nous les avions quand même à un moment donné plus ou moins approchés –, un oiseau percutait les pleins phares de notre voiture de location filant vers l’aéroport de Southampton.

On retiendra qu’un oiseau sait parfaitement éviter la collision avec une voiture qui roule à quatre-vingts kilomètres/heure, mais qu’au-delà de cette vitesse, sa capacité innée à estimer le danger et déterminer le bon moment pour s’envoler se trouve comme paralysée. La nuit, la présence des phares s’ajoute à cette surcharge cognitive, et l’on estime que quatre-vingts millions d’oiseaux par an se tuent sur des pare-brise aux États-Unis.

Mais hâtons-nous de sortir des États-Unis pour revenir à *Langelot*, plus précisément, *chez les Papous*. Bien sûr, l’aventure qui suit est assez classique ; cependant, quelques phrases, prises pour elles seules, sont remarquables, en ce qu’elles réussissent à maintenir un état de constant suspense. On les trouve évidemment aux fins de chapitres, et en les regroupant, il est possible de dégager une tension libérée de toute histoire, ne subsistant que des états d’alerte :

À leurs pieds grognaient autant de chiens-loups, les babines retroussées sur des crocs menaçants. Dans la nuit sans étoiles, dans l’air salé qui sentait la mer, l’attente commença. Penché sur son volant, il portait un chapeau de feutre au bord rabattu, si bien qu’il ne put distinguer son visage. Alors il entra dans une cabine téléphonique et rendit compte de ce qui venait de se passer. Il se dirigea vers sa cabine. Là, une surprise l’attendait. Une heure plus tard, il était dans son lit, déshabillé, douché, et dormant du sommeil tranquille qu’on appelle le sommeil des justes, mais qui est aussi celui de bien des agents secrets. Il le suivit, tandis que le ponton, secoué par les vagues, oscillait légèrement. Elle se raidit tout entière, pâlit, et répondit d’une voix blanche : J’y vais. Il se dirigea vers elle. Et il se retira avec quelque précipitation car il ne parvenait plus à étouffer ses bâillements. Il avait entamé la dixième page et ne prenait plus la peine de suivre sa plume qui courait, agile, sur le papier, lorsque, soudain, la cloche de la grille d’entrée se mit à carillonner. Il appela en urgence un commandant qu’il connaissait personnellement, et lui réclama au mépris de toutes les procédures d’usage, un hélicoptère de la marine. Un homme en ciré noir, le visage à moitié caché par d’énormes lunettes d’aviateur, un pistolet-mitrailleur à la main, se tenait sur le seuil.

La série *Langelot* n'est pas une exception, et la démonstration pourrait être faite avec la série *Alice, Bennett, Fantomette, Michel, Harry, Les Sœurs Parker, Les Trois Mousquetaires, Les Quatre Filles du Docteur March, Cinq jeunes filles* et *Le Club des cinq, Les Six Compagnons* ou encore *Le Clan des sept*. À ceci près que le Lieutenant X, Vladimir Volkoff, a effectivement été officier de renseignement durant la guerre d'Algérie au Comité de coordination interarmées puis dans une section administrative spécialisée où il finira lieutenant. On peut penser que l'exercice de style qu'est le rapport militaire (concision, clarté, précision) aura nécessairement influencé en ce sens l'écriture du Lieutenant X.

En tout cas, je ne peux pas être alors d'accord complètement avec Jacques Rancière quand je lis dans son dernier ouvrage, *Les Bords de la fiction*, que « [s]’il y a une fiction moderne, celle-ci peut se définir au plus court par la suppression de la péripétie ». Poursuivons néanmoins dans la page : « Le temps a cessé de s’y hâter vers sa fin, Il a cessé de dévorer comme Saturne ses enfants. Le “moment quelconque” formulé par Auerbach comme principe de la fiction de Virginia Woolf, c’est cela : le moment qui ne construit ni ne détruit plus rien, qui ne se tend vers aucune fin mais se dilate à l’infini, incluant virtuellement tout temps et tout lieu autre. Un temps de la coexistence gagné par la libéralité de l’espace. »

Il conviendrait évidemment d’ajouter que l’inverse est aussi vrai, et que les fictions contemporaines et à venir se définissent par la totalisation de la péripétie. C’est-à-dire un temps, non plus de la coexistence, mais de la coextinction, gagné par la *libéralisation* de l’espace.

Étymologiquement, la péripétie est le passage soudain d’une réalité à son contraire (*peripeteia*, dérivé de *peripiptô* : tomber autour, sur). En clair, la péripétie est à la narration ce que l’intempérie est à la météorologie : une perturbation. Ce que je veux bien sûr dire, c’est qu’à l’ère de l’anthropocène, dont le dérèglement climatique est une des principales manifestations extérieures, intempéries comme péripéties deviennent des coquilles vides. Dépassés par les événements, nous sommes dans une situation infiniment initiale.

Et pour finir, je me souviens bien que le premier roman de Bret Easton Ellis commence comme ça : « Les gens ont peur de se perdre sur les autoroutes de Los Angeles. » Un peu plus loin : « Cette phrase ne devrait pas m’ennuyer, mais elle s’incruste désagréablement dans mon esprit. Plus rien ne me semble important. » S’ensuit une longue énumération de tout ce qui effectivement ne semble plus important à Clay : son âge, le mois où commence l’histoire, le temps qu’il fait, les habits que porte Clay, ceux que porte son amie Blair qui est venue le chercher à l’aéroport... Bref, ce qui forme une scène d’exposition, un contexte, au personnage que nous allons suivre, « tout cela semble s’effriter sous l’impact de cette seule phrase ». Ce premier paragraphe se termine ainsi : « Les gens ont peur de se perdre », et si on devait pousser jusqu’au bout l’exercice de la phrase minimale, on serait presque tenté d’écrire qu’en général, les gens ont peur.

Pour comprendre ce que signifie le complexe militaro-culturel, il faut d’abord définir le complexe militaro-industriel.

La guerre a pour fin la victoire, comme moyen la mort, ses armes s’attaquent directement aux corps et s’acharnent également sur tout ce qui sert à la vie.

Les deux guerres mondiales (surtout la seconde) ont vu la mise en place d’un système de collaboration entre les universités de pointe, la grande industrie, et les militaires, sous la direction de ces derniers. Il est centré sur des programmes de recherche à grande échelle destinés à fournir de nouvelles armes. Le projet *Manhattan*, qui aboutit à Hiroshima, reste le plus connu. Ces projets conduisent à transformer les savants, libres du choix de leurs explorations, en chercheurs intégrés à des hiérarchies contraignantes.

En temps de guerre, l’ensemble de la production industrielle se destine à l’armée. La fin de la Seconde Guerre mondiale conduit à penser la paix sur le même modèle. Une partie des chercheurs, militaires et industriels impliqués dans les programmes de l’armée de l’air américaine décident de poursuivre leur collaboration : c’est l’origine du projet *RAND*, qui deviendra la Rand Corporation. Deuxièmement, l’armée a tiré les leçons des difficultés à transformer l’industrie civile en industrie militaire après Pearl Harbor, et décide de promouvoir l’usage civil du matériel nécessaire (armes, infrastructures, matières premières) pour anticiper sur un possible retour à l’usage militaire. La paix s’appelle désormais « guerre froide ».

Quatre exemples de transformation réversibles : l’avion, l’atome, les insecticides, les herbicides. À chaque fois les logiques de mort viennent phagocyter les logiques de vie.

La Seconde Guerre mondiale a mis le bombardement au premier plan (après un moment intéressant de sidération où le refus écœuré des états-majors devant la perspective immorale de tuer en masse depuis les airs s’est exprimé pour la première et la dernière fois). La production d’avion quintuple, ainsi que la production d’aluminium qui lui est directement dédiée. Mais l’armée a dû attendre deux années décisives avant de disposer de cette arme stratégique et redoutée, après 1945, de ne pas pouvoir rester opérationnelle.

L’armée subventionne massivement la création d’une aviation civile qui se banalise rapidement comme moyen de transport.

Mais, aussi rapide que soit le développement d’un réseau aérien national et international, il ne suffit pas à maintenir la production d’aluminium à un niveau satisfaisant. Comme le formule un rapport du Bureau de la production de guerre : « Ou bien la métallurgie devra réduire ses capacités pour s’adapter au reste de l’économie, ou bien le reste de l’économie devra se développer suffisamment pour permettre une utilisation satisfaisante de nos capacités actuelles. »

Le Conseil national de la planification de Washington donne la réponse dans un autre rapport : « Pour que la production d’aluminium se maintienne, la transition entre une consommation de temps de guerre et une consommation de temps de paix doit se concevoir au niveau

de la fabrication. De nouveaux produits doivent être inventés, mis au point et mis en production. »

Alcoa est le principal producteur d’aluminium. Alcoa engage le cabinet d’architecture Harrison & Abramovitz pour inventer de nouvelles façons d’employer ce métal dans le bâtiment. Ensemble, ils conçoivent fenêtres, portes, revêtements et réseaux de canalisation en aluminium. Avec une prédilection pour les gratte-ciel qui en sont entièrement recouverts (plusieurs centaines pendant cette période) et une transformation globale de la conception des bâtiments avec la mise au point des murs-rideaux et des façades sans murs porteurs.

La firme finance par ailleurs le magazine d’architecture et de design *Design Forecast*, dans lequel des (« grands ») designers, publicitaires et architectes sont invités à penser un futur où l’aluminium est censé jouer un rôle de plus en plus important. Chaises en acier tubulaire, structures dérivées du Bauhaus, cuisines high-tech sont à la mode, au point que les Eames annoncent le remplacement du bois par l’aluminium dans les intérieurs. La grande campagne publicitaire qui articule toutes ces inventions décline le slogan « *There’s a world of aluminium in the wonderful world of tomorrow* », il y a tout un monde de choses en aluminium dans le merveilleux monde de demain.

Le nucléaire a lui aussi été rapidement civilisé, et les centrales destinées à convertir l’uranium en plutonium de qualité militaire sont les mêmes qui ont été présentées

comme une façon particulièrement élégante, propre, voire saine, de produire de l'électricité.

À côté des bombes A et H, diverses armes chimiques (gaz toxiques, poisons divers, etc.) ont été découvertes ou réactivées pendant la Seconde Guerre mondiale. Les insectes étant souvent utilisés à la place des humains pour les tests, une nouvelle génération d'insecticides, dont le plus connu est le DDT, résultèrent tout naturellement des recherches militaires. D'abord réservé à l'armée pour sa grande efficacité, mis ensuite à la disposition des civils comme «la bombe atomique du monde des insectes», le DDT a gardé de nombreuses caractéristiques communes avec les armes dont il dérive.

On se mit surtout à employer les mêmes techniques d'utilisation des insecticides que l'armée. En 1948, un article de *Life* s'enthousiasme pour la pulvérisation par hélicoptère à l'échelle de villes entières, technique qui provenait directement du générateur de fumée de la Navy. «Le brouillard recouvre tout d'une fine pellicule inframicroscopique de poison, mortel pour les insectes mais inoffensifs pour les humains, les animaux et la nourriture.» Les photos représentent des enfants qui batifolent dans le nuage de DDT et une femme qui émerge de la fumée en bikini en buvant du Coca, un hot-dog à la main.

De la même façon que les armes chimiques deviennent, de façon réversible, des produits d'entretien de nos villes fleuries, les poudres à canon et explosifs de DuPont, le gaz moutarde ou le Zyklon de Hoechst, BASF, Bayer ou les gaz

de combat de Monsanto – créateur de l'agent orange – sont recyclés sous forme d'engrais.

En fait, ceux qui dominent actuellement le marché de l'agroalimentaire ont tous commencé par faire fortune pendant les deux guerres mondiales, en produisant une chimie létale destinée à polluer, affamer, suffoquer et tuer. C'est la même chimie qui est devenue la norme de l'alimentation mondiale.

Avis aux paranos : en général, quand un produit est présenté comme particulièrement écologique (comme le Roundup ou le nucléaire), en général, il semblerait bien qu'il vaille mieux se méfier. En général.

Penser que ce sont des recherches destinées à détruire l'environnement de l'ennemi qui sont ensuite censées organiser le rapport normal à l'environnement permet de comprendre la nocivité et l'opacité de cette économie centrée sur la mort. Engrais et herbicides, produits chlorés de base pour l'hygiène et carburants automobiles sont les composés habituels des voitures piégées : et pour cause, ce sont des explosifs recyclés pour d'autres usages. Voilà pourquoi en cas d'embargo, presque tous les produits de première nécessité sont prohibés et considérés comme dangereux.

Les scientifiques, les universitaires, les ingénieurs se posent rarement la question de leur place dans le complexe militaro-industriel. Ils savent que ce dernier existe, mais la plupart réussissent à ne pas se sentir concernés.

Pourtant, on n'y échappe pas, et Alexandre Grothendieck en fait la démonstration empirique.

Médaille Fields, il reçoit plusieurs invitations quotidiennes et de nombreuses sollicitations à participer à des colloques, symposiums, numéros spéciaux de revue, conférences, etc., que, renseignements pris, il doit décliner pour rester fidèle à sa décision de ne jamais participer à un événement financé par les militaires, directement ou par institutions interposées. En vingt ans, il ne pourra que refuser systématiquement, à de très rares exceptions près, toutes les interventions qu'on lui propose.

Ces chercheurs peuvent servir de modèle pour comprendre pourquoi les artistes semblent ignorer l'existence même du complexe militaro-culturel. Eux non plus ne se sentent pas concernés.

On sait bien que ce qui aujourd'hui touche aux technologies de l'image et du son, de la modélisation, à l'information et aux stratégies qui s'y attachent est d'origine militaire. Les satellites et les bouquets de chaînes, Internet, le Web, les ordinateurs, les téléphones portables, les GPS, la hifi stéréo, les logiciels de dessin, de modélisation, de reconnaissance de caractères ou de visage, la 3D, les jeux vidéo et nouvelles caméras ont tous une généalogie guerrière.

On sait aussi que la *Revolution in Military Affairs* se focalise sur les fonctions de mise en image, d'interfaces pour permettre au cybersoldat augmenté de se représenter une réalité tactique de plus en plus complexe et que contrôler, repérer et détruire, c'est représenter, reconnaître des signes, des intentions, des visages et des comportements normaux

ou anormaux, amis ou ennemis. Au point que la guerre se définit désormais comme un spectacle qui a deux types de spectateurs, les spectateurs amis et les spectateurs ennemis.

Ce qu'on mesure moins, c'est l'impact de la guerre sur la conception même de l'image. On peut trouver un point d'inflexion majeur dans l'œuvre de Kepes, *Language of Vision*, publié alors qu'il dirige le Bauhaus, en exil à Chicago, en 1944. Sous son impulsion, l'école s'est spécialisée dans le camouflage et participe activement à la campagne nationale de transformation visuelle des villes et des centres industriels pour échapper aux attaques aériennes ; *Language of Vision* est une réécriture de *Point Ligne Plan*, le texte de Kandinsky qui résumait son enseignement au premier Bauhaus. Mais au lieu de parler d'images et de logiques internes, il reprend les mêmes mots pour parler de signes, de leurres, de cibles et de trompe-l'œil.

Pour les militaires, en effet, les images permettent de lire des signes, d'anticiper sur des comportements, de cerner des cibles potentielles, et de modéliser des scénarios. Elles permettent aussi de tromper, de faire croire, d'imposer des croyances. Elles se comprennent par leurs effets sur un public, par leur capacité à convaincre, à réduire au silence, à sidérer, à aveugler.

Le texte est la matrice directe de *Learning from Las Vegas* de Venturi, Scott-Brown et Izenour que Fredric Jameson considère comme le fondement du postmodernisme en architecture et dans les autres arts.

Renversant complètement le rapport entre l'enseigne et le bâtiment, l'architecture et la façade, il assume totalement les fonctions spectaculaires que les militaires assignent à l'image.

Ce brouillage entre les signes (destinés à produire des émotions ou des actions) et les images est repris par l'informatique, qui reformule en termes de partage d'information ce que ses inventeurs avaient exprimé sous forme de domination, d'asservissement et de contrôle. Norbert Wiener invente le terme de *cybernétique*, mot qui dérive de «gouverner» pour désigner la «science du contrôle des êtres vivants et des machines», au moment où il met au point un système de défense antiaérienne. Son sujet est d'étudier la façon dont on peut donner efficacement des ordres aux humains comme aux machines, et contrôler la réalisation de ces ordres. Ce qui sera reformulé, dénié, et civilisé. «Donner un ordre» devient «communiquer une information».

17 septembre 2019, 10h00

Cela fait trois heures que nous marchons ensemble, partis d’Aubervilliers en direction de l’aéroport Charles-de-Gaulle. Je donne le signal au groupe de cinq de former un cercle. Nous sommes dans les bois, au bout d’un chemin de terre. Je sens l’odeur des feuilles encore humides de la pluie du matin. Une bourrasque les agite, faisant tomber d’épaisses gouttes d’eau. Je pose un moment mon sac à dos pour m’assurer de la direction à prendre. Après avoir consulté les deux cartes, je me hasarde un peu pour examiner le paysage. Je m’avance hors du bois et aperçois des bouts de tiges de maïs moissonné pointant d’une terre brune argileuse. Je marche, et la boue colle à mes chaussures. De mon plexus solaire, une joie se répand à travers tous mes membres.

17 septembre 2019, 10h00

Pour *ON FOOT: AUBERVILLIERS*, j’ai conduit une marche silencieuse quotidienne, sans téléphone portable, du 10 septembre au 3 octobre 2019. Chacune des vingt-quatre marches commençait et se terminait aux Laboratoires d’Aubervilliers. Elles ont réuni de trois à dix-sept personnes. Elles duraient de trois à quatorze heures, couvrant de sept à quarante-quatre kilomètres.

17 septembre 2019, 10h00

Je suis sur les berges du canal de l’Ourcq, sous un pont du périphérique parisien. C’est la fin de l’après-midi et le ciel est couvert de nuages gris acier. Je sens l’odeur viciée de l’urine et des excréments, mêlée au parfum subtil de l’eau fraîche du canal. J’entends le moteur des véhicules et le bruit étouffé des pneus sur le pont au-dessus, et un clong clong intermittent, chaque fois que les véhicules passent sur une fente dans la route. Un bruit morne, faible et continu, provenant d’un autre pont, cinq cents mètres plus loin, est interrompu par le rot sonore d’un camion. D’imposants nuages gris charbon approchent rapidement par l’ouest. Quelques gouttes de pluie s’écrasent sur le béton ; cinq, dix, et soudain l’averse. Je peux identifier trois couches de son : les gouttes qui tombent près de nous sur le quai, l’éclat des gouttes toutes ensemble sur l’eau et le son épais du passage des pneus mouillés sur l’asphalte.

17 septembre 2019, 10h00

Les horaires de départ des marches avaient été programmés et publiés. Les marches commençaient le soir le mardi et le vendredi, le matin le jeudi, le samedi et le dimanche, et dans l’après-midi le mercredi. Le lundi, les marches commençaient chaque semaine à une heure différente. Les marches étaient gratuites. Les participants s’inscrivaient et recevaient une confirmation par e-mail indiquant l’heure de départ de la marche, ce qu’ils devaient apporter et détaillant les paramètres de participation : ne pas parler avec la bouche, ne pas parler avec les yeux, ne pas parler avec les mains, et se passer de téléphone portable. Il était conseillé de laisser son téléphone à la maison.

Toutes les marches commençaient et se terminaient aux Laboratoires d’Aubervilliers. Généralement, quinze minutes environ après l’heure programmée, tous les participants étaient arrivés. Je leur demandais de se mettre en cercle avec moi et nous passions en revue les paramètres de participation. Je présentais le membre de l’équipe des Laboratoires d’Aubervilliers qui, en cas d’urgence, gardait un téléphone portable, éteint, dans son sac à dos. Je rappelais ensuite aux participants que la marche se ferait sans téléphone portable et les invitais à laisser le leur en lieu sûr, aux Laboratoires.

Je présentais deux exercices aidant à supporter le silence au cours de la marche : concentrer une partie de son attention sur ce qui se passe dans son dos pendant qu’on marche et être attentif à ce qui bouge dans son corps quand on respire. Après avoir répondu aux questions concernant la marche, j’incitais les participants à aller aux toilettes une nouvelle fois, puis leur demandais s’ils avaient autre chose à dire avant d’entrer dans le silence. Nous restions alors en cercle en silence. Les marches commençaient généralement trente minutes après l’heure programmée.

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

Dimanche matin, 9 h 45. Je suis assis à une table de pique-nique au milieu du bois de Vincennes. Il fait frais. Les rayons jaune pâle du soleil percent entre les branches, adoucis par la brume qui se dissipe. À ma droite, j’entends par intervalle le pas rapide des joggeurs dont les pieds cognent contre le chemin terreux. De temps à autre, j’entends le cliquetis des roues d’une bicyclette. Mon attention se concentre essentiellement sur le chant des oiseaux tout autour, un chœur de gazouillements, grincements, susurrements, hululements, et, de temps à autre, des cris stridents. Les appels viennent de toutes parts, tantôt devant, tantôt derrière, de la gauche, de la droite. Parfois, à un appel, un autre répond. Derrière, j’entends sourdre un vrombissement, à l’approche d’un véhicule, et je retombe dans le grondement sourd et incessant du trafic parisien. Deux voitures passent ensemble, puis une seule à gauche, tandis que deux autres approchent à droite. Je sens un relâchement au plus profond de ma poitrine, ma cage thoracique qui se dilate de toutes parts et de l’eau au fond de mes yeux.

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

Après un moment de silence, je sortais du cercle et la marche commençait. Nous marchions ensemble, en silence, restant autant que possible groupés dans les rues d’Aubervilliers, de Saint-Denis, de Bobigny, de La Courneuve, de Pantin, des 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements de Paris, et, lors de marches plus longues, dans le bois de Vincennes, le bois de Boulogne et Romainville. En cours de route, nous nous arrêtions régulièrement. Je donnais une nouvelle fois le signal de former un cercle et soit nous restions immobiles à écouter, soit nous nous étirions ou buvions de petites gorgées d’eau. Lors de marches plus longues, nous nous arrêtions manger. J’ai eu besoin parfois de vérifier sur la carte que j’étais sur la bonne route, et d’autres fois de m’assurer que nous étions à l’heure par rapport à la distance parcourue.

Au milieu de chaque marche, nous nous arrêtions pendant environ quarante-cinq minutes pour procéder à un « enregistrement de terrain ». C’était souvent dans les parcs que se faisaient ces enregistrements, ou à quelques mètres à l’écart des axes de circulation piétonne pour éviter les conversations bruyantes des passants. Il y en a eu un au milieu d’un chantier, un autre au bord d’une piste d’atterrissage. J’assemblais le matériel d’enregistrement et nous écoutions en silence pendant trente-trois minutes.

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

Il fait nuit sur le canal Saint-Denis ; l’air est frais, mais pas encore froid. M’avançant sur la passerelle, j’entends bouger une latte de bois détachée du pont. Elle cliquette sous mon pas. Plus loin, j’entends le claquement d’autres planches détachées. Un participant s’avance sur la passerelle et j’entends la planche détachée cliqueter sous son poids. Le rythme est irrégulier, alors que nous traversons tous les deux. Un troisième participant s’avance sur la passerelle, un quatrième, et un cinquième. Clic, clac, cliquetis, clic. Clac clac. Je regarde le canal vers le sud, en direction de Paris, et vois, jaune et pleine, la lune juste au-dessus de l’horizon.

17 septembre 2019, 10h00

Après l’enregistrement, je repliais le matériel, nous reformions un cercle et prenions le chemin du retour. Nous nous arrêtions en cours de route, formant chaque fois un cercle pour nous étirer et écouter. De retour aux Laboratoires, nous formions un dernier cercle et passions un moment de silence ensemble. Je brisais le silence en adressant un « *Thank you* » à l’ensemble du groupe, et les invitais à prendre une collation et à boire quelque chose tandis que je préparais la diffusion de l’enregistrement. Ceux qui le souhaitaient pouvaient s’asseoir ou s’allonger pour écouter l’enregistrement du jour. Pour les participants, c’était la fin de la marche. Pour moi, c’était le début de la suivante.

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

17 septembre 2019, 10h00

## ON FOOT: AUBERVILLIERS. Un compte rendu

## Craig Shepard

Texte original

Cahier F

## 107

# Studium

À quel moment et dans quelles conditions arrêterait-on (ou a-t-on arrêté) d'étudier pour commencer à rechercher ?

Si l'étude engage le désir, la question de la connaissance est-elle séparable du sujet studieux ?

Pratiquer la recherche-création signifie-t-il, tout d'abord, créer de nouveaux protocoles qui permettent de penser et chercher ensemble ?

La création tout comme l'étude mettent-elles en jeu les vies de ceux qui y sont engagés, à la différence de la recherche ?

Comment imaginez-vous la relation entre connaissance et création ?

Le contraste entre étude-création et recherche-création est-il un contraste entre deux économies : celle du don et celle de la production ?

L'amitié ou la compagnie ont-elles une importance singulière dans l'étude et la création (moins centrale dans l'horizon de la recherche) ?

3 à 5 cartes par personne sont distribuées. Un joueur, tiré au sort, évoque une question – sans nécessairement l'expliquer. Le jeu va de question en question – sans discussion. Quand chaque joueur a pris une fois la parole, la conversation devient collective. De nouvelles questions peuvent être formulées sur des cartes vierges.

L'étude et la création posent-elles, ensemble, inexorablement, la question du corps et du milieu en devenir où elles émergent ?

L'école est-elle le lieu d'une communauté d'étude dans laquelle les hiérarchies institutionnelles pourraient être atténuées voire disparaître ?

Comment arrêter l'expérience et l'événement de la création dans un archivage ordonné ayant une valeur courante et objective dans le système de la recherche ?

Quelle valeur l'université peut-elle accorder à l'affirmation d'une dérive subjective et créative dans la connaissance ?

Étudier et créer sont-ils deux manières d'élaborer et traverser intensément des constellations de questions et de problèmes ?

L'ouverture du champ de la recherche-crédation constitue-t-elle une redécouverte du non-savoir ou de l'incompétence qui fonde la connaissance que l'on partage ?

Les termes : *étude, amorce, ébauche, brouillon, croquis, esquisse*, décrivent-ils une phase de l'invention, un moment clé à l'œuvre ?

Pratiquer l'étude et la création signifie-t-il pratiquer l'art de correspondre (répondre ensemble, mutuellement) ?





Dans l'étude (art), l'invention de la méthode n'est-elle pas, à la fois, la condition et l'enjeu du processus de conception ?

L'étude inclut-elle l'idée de transformation, de trans-formation, de transe formation ?

Peut-on étudier sans transformer ce qu'on étudie ?

Une société d'étude-crétion serait-elle susceptible de réorienter les désirs de manière à faire moins de dégâts pour la planète ?

Disposons-nous déjà d'espaces et de parcours où exercer des expériences d'étude-crétion (dans notre organisation sociale et institutionnelle) ? Faut-il les construire ?

Existe-il une taille de convivialité qui contraint l'exercice de l'étude et de la création ?

Dans recherche-crétion, est-ce le moment du trait d'union qui est à explorer, nourrir, imaginer ?

*Studium* (au sens de : « la plus haute passion ») traduit-il à la fois le terme *étude* et celui de *création* ?

Expliquer du latin *explicare*, déplier.

Complicquer du latin *cumplicare*, replier en rond sur soi-même.

Tout commence en parlant.

On se surprend à entendre et à s'entendre dire des choses.  
Des choses qui vont de soi, qui tombent sous le sens.

«Tu m'étonnes!»

«Ça va sans dire!»

«Ceci dit, je pète la forme!»

«À un moment donné, ça va le faire!»

«Mais qu'est-ce qui se passe?»

«Si tu veux, ça tombait bien.»

«Cela étant, peu importe.»

«Comme qui dirait, il fallait le savoir!»

«C'est-à-dire que vu d'ici, c'est déjà ça.»

Etc.

Alors quand on rencontre ces locutions dans la discussion, on se met à les noter, à les recopier sur des bouts de papier qu'on pique au mur.

On les retient. On les repique. On tombe amoureux de leur vigueur, de leur étrangeté, de leur banalité.

On a envie d'en causer, de les faire causer. Envie de leur rendre hommage.

Alors on les regarde. De près.

On se dit qu'après tout, toutes ces locutions ne sont autre chose que des verbes conjugués. Et si c'est conjugué, c'est qu'il y a un infinitif : on commence à imaginer des «falloir le savoir», des «comme qui dire», des «ben voir», etc.

Et, s'il y a un infinitif, c'est qu'il y a des tas de formes possibles : «que je pétasse la forme», «j'avais tout vu», «ce sera à dire», etc.

On se dit qu'on a toujours aimé tirer la langue. Alors on insiste. On décide d'échafauder un système, rigoureux, pour voir jusqu'où tout ça pourrait aller.

La démarche est à chaque fois identique : on part d'une locution, on en déduit un infinitif, et on décline toute la conjugaison de ce verbe.

On conjugue, on conjugue.

On conjugue nos efforts.

Au fur et à mesure apparaissent des complexités inattendues. Un jour, on s'aperçoit que «pendant ce temps» a une forme de participe présent. On se renseigne. Et on se rend compte que oui! *Pendant* est le participe présent de *pendre*, la locution d'origine est *ce temps pendant*, qui a aussi donné l'adverbe *cependant*. On conjuguera donc avec jubilation le verbe *Pendre ce temps* : *je pends ce temps, tu pends ce temps*, etc.

On se sent pousser des ailes. On s'autorise à conjuguer *N'importer quoi* d'après *n'importe quoi*, à conjuguer *Comme qui dire* d'après *comme qui dirait*, *Au revoir*, *Fou rire*, *Achever d'imprimer*, *Fauter de quoi*, *Gueuler de l'emploi*, *Par contrer*, *Miner de rien*, *Point mourir*...

On se retrouve alors avec un corpus de quelques centaines de tables de conjugaison complètes, qui toutes contiennent au moins une locution-source vivante de la langue française usuelle. Verbes drôles, verbes simples, verbes compliqués, verbes argotiques, verbes poétiques, verbes coquins, verbes absurdes, verbes inintéressants, verbes aberrants, verbes navrants, verbes inconjugables.

Aussi, dans chaque table : tout.

Tout, puisqu'il y a moi, il y a toi, il y a lui, il y a elle, il y a lui, il y a on, il y a ça, il y a nous, il y a vous, il y a eux, il y a elles. Radicalement personne ni rien ne manque dans une table de conjugaison. Tous les gens, toutes les choses, toutes les idées ayant existé, n'ayant jamais existé, existant, n'existant pas, s'appêtant à exister et ne s'appêtant pas à exister, sont là.

Et dans chacune aussi : le temps absolu. Le passé, le présent, le futur. Ce qui a été, ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être, ce qui n'aurait pas pu être, ce qui est, ce qui n'est pas, ce qui pourrait être, ce qui ne pourrait être, ce qui sera, ce qui ne sera pas, ce qui pourra être, ce qui ne pourra pas être.

Cette profusion déborde, nous déborde.

Alors, on l'apprivoise.

On fait des choix. On classe, compare, rapproche, différencie, élimine, analyse, fait les malins, effectue des recherches, replonge dans nos *Bescherelle* et nos *Grevisse*, fait des cauchemars, rigole bien et prend de l'aspirine.

Voilà. On a inventé la *table de conjugaison ordinaire*.

Il va de soi que la conjugaison ordinaire ne va pas toujours de soi (cf. *Aller de soi*). Pour (un peu) plus de clarté, les auteurs en livrent ici deux éléments clés : le concept de locution-source, et la typologie inédite qu'ils ont créée pour s'y retrouver et ranger un petit peu tout ça.

## LA LOCUTION-SOURCE

C'est la locution usuelle à l'origine d'un verbe conjugué. Tout commence par elle : elle est piquée dans le langage courant.

Exemples :

*Tu m'étonnes!* est la locution-source du verbe *M'étonner!*  
*N'importe quoi* est la locution-source du verbe *N'importer quoi*  
*Pendant ce temps...* est la locution-source du verbe *Pendre ce temps...*  
*Tata Yoyo* est la locution-source du verbe *Tater Yoyo*  
*Tout nu* est la locution-source du verbe *Tout noir*  
(sur le modèle du verbe *noir*)  
Etc.

Lorsque plusieurs locutions-sources existent, nous les indiquons à chaque forme.

Exemple : *Je tire la langue, Elle a tiré la langue, Tirons la langue,* sont quelques-unes des locutions-sources du verbe *Tirer la langue*

Ce système implique par définition un caractère subjectif des indications, puisque la question posée chaque fois est : « Est-ce que moi je dirais cela ? »

## LA CLASSIFICATION

Nous avons été amenés à établir une typologie originale de nos verbes, constituée de trois groupes eux-mêmes subdivisés en sous-groupes :

### A. Les Pertinents

- A.1. Les Évidentivés
- A.2. Les Infinitivés

### B. Les Impertinents

- B.1. Les Inventivés
- B.2. Les Défectivés

### C. Les Insolents

- C.1. Les Désinfinitivés
- C.2. Les Substantivés
- C.3. Les Verbivés

Cette classification, dans sa grande simplicité, permet normalement d'intégrer toute nouvelle découverte verbale. Elle est destinée à s'affiner au fur et à mesure de nos recherches, qui sont certes au long cours.

## GROUPE A LES PERTINENTS

Les Pertinents sont les verbes qui se conjuguent avec pertinence : ils sont déduits de locutions-sources employées ou employables à tous les modes, temps et personnes de la langue française. Leur conjugaison ne pose donc aucun problème particulier. Les Pertinents se répartissent en deux sous-groupes :

### A.1. Les Évidentivés

Les Évidentivés sont les Pertinents dont la conjugaison, évidente, ne pose aucun problème. On peut les employer à tout bout de champ dans la conversation. Leur conjugaison est absolument régulière. Exemples : *Faire le point, Pas y croire, Être grave, Péter la forme*

Remarque : Certains Évidentivés offrent différentes significations selon les modes, temps et/ou personnes. Comparer les formes : Je me comprends, On s'est compris, Ça se comprendrait, Comprenons-nous.

### A.2. Les Infinitivés

Les Infinitivés sont les Pertinents dont la conjugaison pose un seul problème majeur : l'infinitif est absent de l'usage, quand bien même il existe grammaticalement. On les « infinitive » donc. Exemples : *Qu'est-ce que pouvoir y faire? Aller bien voir, Si savoir...*

## GROUPE B LES IMPERTINENTS

Les Impertinents sont les verbes qui se conjuguent avec impertinence : ils sont déduits d'une locution-source unique, c'est-à-dire usitée à un seul temps, mode ou personne de la langue française. Leur conjugaison commence de fait à poser quelques problèmes. Ils se répartissent en deux sous-groupes :

### B.1. Les Inventivés

Les Inventivés sont les Impertinents dont l'entière conjugaison est grammaticalement correcte. Les autres formes que la locution-source unique sont inusitées, mais possibles. Les Inventivés présentent des conjugaisons parfois audacieuses. Exemples : *Commencer à bien faire, Pas y croire, Bien entendre!*

### B.2. Les Défectivés

Les Défectivés sont les Impertinents dont la conjugaison ne peut pas être complète : ils ne comportent pas de pronom personnel. Le sujet du verbe, non pronominal, est inclus dans la locution-source, et il reste le sujet dans toute la conjugaison. Exemples : *Comme qui dire, Autant que faire se pouvoir, Si besoin être*

## GROUPE C LES INSOLENTS

Les Insolents sont les verbes qui se conjuguent avec insolence. Ils regroupent l'ensemble des verbes qui ne sont ni Pertinents ni Impertinents. Leur conjugaison pose généralement de grandes difficultés. Ils se répartissent en trois sous-groupes :

### C.1. Les Désinfinitivés

Les Désinfinitivés sont les Insolents dont la locution-source est elle-même un infinitif. Leur conjugaison est tordue, mais complète. Exemples : *Pour ainsi dire, Tant qu'à faire, Pouvoir d'achat*

### C.2. Les Substantivés

Les Substantivés sont les Insolents dont la locution-source est, ou comprend, une forme verbale substantivée. Leur conjugaison est complète. Exemples : *Permettre de conduire, Au revoir, Marie-se-coucher-là*

### C.3. Les Verbivés

Les Verbivés sont les Insolents dont la locution-source comprend un mot que nous considérons pour l'occasion comme une forme verbale. Exemples : *Entrer-temps, Miner de rien, Wagon-lire*

Et maintenant? (cf. verbe *Et maintenir?*) Maintenant, on a des dizaines de centaines de tables de conjugaison, et encore.

On ne va pas les cacher, hein.

Alors on multiplie les supports et les contextes qui vont les accueillir.

Affichés de tous formats à coller en pleine campagne (*Y être, y rester, Bienvenir!, Partir politique, Revenir minimum*) ou à confier à tels ou tels gens (à la Cimade *Centrer de rétention, Zoner d'attente* ou *Viser long séjour* ; au Centre médico-psychopédagogique de Bar-le-Duc *Tenir sa langue, Être une fois* ou *Pas aller la tête*), nappes en toile cirée (*Salade-tomate-oindre?*, *Écrevoir à l'américaine*), livres (*Précis de conjugaisons ordinaires*, série des *Très Précis de conjugaisons ordinaires*), *Véritables de camping de conjugaison ordinaire*, et bien d'autres encore.

On a étiré, étire, étirera la langue, on a joué, joue, jouera avec ses marges, on a puisé, puise, puisera dans les règles les plus obscures pour s'en amuser, on a mis, met, mettra de l'air dans notre propre langue usuelle.

On a déplié, déplie, dépliera la langue, et on l'a repliée, replie, repliera en rond sur elle-même.

D'après l'introduction au *Précis de conjugaisons ordinaires*, « *Tentative d'étirement du français figé* », de Florence Inoué, David Poullard et Guillaume Rannou (coédition EXB/La Ferme du Buisson, 2006, réédition 2012)

Les Laboratoires  
d'Aubervilliers

Conseil d'administration  
Xavier Le Roy  
(président)  
Corinne Diserens  
Alain Herzog  
Latifa Laâbissi  
Jennifer Lacey  
Mathilde Monnier  
Jean-Luc Moulène  
Jean-Pierre Rehm

Direction collégiale  
François Hiffler  
Pascale Murtin  
Margot Videcoq

Le Journal des Laboratoires /  
Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale  
Pascal Poyet

Coordination éditoriale  
Marie-Laure Lapeyrère

Ont contribué à ce numéro

L'atelier parlé  
de traduction  
Lydia Amarouche  
Phoenix Atala  
Didier Barbier  
Saïd Bennajem  
et Jude Joseph  
Stéphane Bérard  
et Vanessa Morisset  
Mia Brion  
François Deck  
et Jacopo Rasmi  
Magali Desbazeille  
Gabriel Gauthier  
Laurent Goldring  
François Hiffler  
Tom Jonhson  
Tiphaine Kazi-Tani  
Elsa Michaud

Équipe  
Bertille Acolat  
(stage La Semeuse)  
Brahim Ahmadouche  
(sécurité incendie)  
Lydia Amarouche  
(publics et  
documentation)  
Sophie Bravo-Morales  
(administration  
et production)  
Tiphaine Peynaud puis  
Angela De Vincenzo  
(administration)  
Marie-Laure Lapeyrère  
(communication  
et relations presse)

Hélène Mourrier  
et Cuco  
Pascale Murtin  
Antoinette Ohannessian  
Samson Pignot-Renevey  
Guillaume Rannou  
et David Poullard  
Alma Sauret  
Craig Shepard  
Anderson H.S. Vieira  
Hélène Villovitch

Traductions  
Marion Naccache  
Pascal Poyet

Relecture  
Anne-Laure Blusseau

Design graphique  
Julie Rousset

Imprimé en  
3 000 exemplaires  
par Edgar imprimeur  
(Aubervilliers)

Ariane Leblanc  
(La Semeuse)  
Meyline Maceno  
(stage publics  
et documentation)  
Éric Rouquette  
(comptabilité)  
Souad Souid (entretien)  
Sylvain Labrosse  
Gaëtan Lajoie  
Iris Loyal  
Yann Le Meur  
Antoine Moriau  
Jérémie Sananes  
(régie)

sur Arena White  
Rough 90 gr.  
Fedrigoni France  
www.fedrigoni.fr

Dépôt légal  
juin 2020

Licence  
Les contenus  
de ce journal sont  
mis à disposition  
selon les termes  
de la licence Creative  
Commons : Paternité  
– Pas d'utilisation  
commerciale –  
Pas de modification.

Une biographie  
de chaque auteur est  
consultable sur le site  
des Laboratoires :  
www.leslaboratoires.org

Les Laboratoires d'Aubervilliers  
sont une association régie  
par la loi 1901, subventionnée  
par la Ville d'Aubervilliers,  
la direction régionale des affaires  
culturelles (DRAC) d'Île-de-  
France – ministère de la Culture,  
le Département de la Seine-Saint-  
Denis et la Région Île-de-France.



île de France

seine-saint-denis  
LE DÉPARTEMENT

AUBERVILLIERS

Les Laboratoires d'Aubervilliers  
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers  
+33 (0)1 53 56 15 90  
info@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES  
D'AUBERVILLIERS

F L'exercice de la vache espagnole / Tom Johnson [3]. C'est grâce à mon vocabulaire que je parle, bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui. Épisode 4 / Antoinette Ohannessian et Didier Barbier [6]. Report – ON FOOT: AUBERVILLIERS / Craig Shepard [10]. L'atelier parlé de traduction, séance du mardi 29 octobre 2019 [12]. Le défi des mots de la boîte / Saïd Bennajem et Jude Joseph [17]. Il est éteint / Alma Sauret [19] G

L' / François Hiffler [27]. Do-list / Hélène Mourrier et Cuco [28]. L'acadam / Tiphaine Kazi-Tani [37]. Bref, quelques chansons / Pascale Murтин [39]. «Jamais il n'effaçait une ligne» / Yves-Noël Genod [43]. H *L'Opéra de dessous* : une esquisse. / Stéphane Bérard et Vanessa Morisset [51]. *O ritual do Ipadê* / Anderson H.S. Vieira [55]. Ulysse / Phoenix Atala [57]. C'est grâce à mon vocabulaire que je parle, bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui. Épisode 5 / Antoinette Ohannessian et Hélène Villovitch [63]. Surprise sonnet / Mia Brion [67] I

Aucun indice / Elsa Michaud [75]. Le rituel de l'*Ipadê* / Anderson H.S. Vieira [79]. Formes d'exagération / Samson Pignot-Renevey [81]. Your Opinion Matters 1 / Magali Desbazeille [85]. Direction Aubervilliers #1. Prochain train dans 1 048 320 minutes. / Lydia Amarouche [90]. J Plusieurs livres que je n'ai pas lus du moins en entier / Gabriel Gauthier [99]. Pour comprendre ce que signifie le complexe militaro-culturel... / Laurent Goldring [103]. ON FOOT: AUBERVILLIERS. Un compte rendu / Craig Shepard [106]. Studium / François Deck et Jacopo Rasmi [108]. La conjugaison ordinaire : se dire qu'après tout / Guillaume Rannou et David Poullard [115]